Le parc des Lamentations à Saint-Pétersbourg

ANNE NERCESSIAN

En contrepoint des pèlerinages patentés, le cimetière Nikolski de Saint-Pétersbourg occupe une place particulière. En effet, l'idée même de pèlerinage implique un cheminement vers un lieu de mémoire, qu'il soit religieux (Lourdes, Sarov) ou profane (Colombey-les-deux-Églises, la Roche de Solutré), poussé par la piété ou un sentiment qui s'en approche. Par ailleurs, l'arrangement formel d'un sanctuaire est lent ; il croît à mesure que la fréquentation augmente, il s'embellit grâce à l'afflux d'argent engendré et exerce une influence sur l'économie locale. La constitution d'un pèlerinage appartient généralement aux phénomènes de longue durée. Là, au contraire, c'est un drame qui se joue, presque selon les unités de la tragédie classique : en temps, en lieu et en action, en trois ou quatre ans et dans une pièce apparentée au lamento. Les acteurs sont marginaux et n'en tirent aucune fortune, pas plus que les visiteurs de bénédictions. Mais comme dans le cas d'un pèlerinage, il y a une entité sacralisée attachée au lieu.

Entre la fin de l'URSS et le tournant du millénaire, un cimetière quasi abandonné, situé au pied de la Laure Saint-Alexandre-Nevski, a été investi par un petit groupe d'illuminés, de zélateurs, qui ont commencé à peindre des sujets religieux sur les monuments funéraires, transformant, toutes proportions gardées, la nécropole en une sorte de parc à thème, dont on aurait éliminé la fonction

Slavica Occitania, Toulouse, 36, 2013, p. 177-200.

récréative[1]. Autant que l'on peut en juger, une seule main a tenu le pinceau, celle d'une femme qui était appelée *bol'naja Nadežda,* « Nadejda la demeurée » ; mais, à l'évidence, elle avait des maîtres à penser[2].

Le temps

Le milieu des années 1990 a été très rude pour la Russie. La pérestroïka, si elle a donné un coup de grâce à l'URSS, s'est accompagnée d'une grave crise économique qui a plongé dans la misère et l'incertitude un grand nombre de gens. Cependant, si la hiérarchie des valeurs s'est trouvée bientôt renversée au profit de l'argent, il s'est levé un vent de liberté. Cette liberté promise était certes complètement abstraite mais, aux yeux de certains, elle signifiait la fin du communisme et le possible retour à un âge d'or, ou pour le moins à des valeurs traditionnelles – également imprécises, la société se cherchait des repères, parmi lesquelles la monarchie faisait figure de valeur refuge.

Le lieu

Autour de la Laure, s'étendent plusieurs cimetières[3] : celui dit Tikhvinskoïe, où ont été artificiellement regroupées les dépouilles

1. Sur ce lieu, on lira http://www.spbin.ru/encyclopedia/cemetries/nikolsk.htm (consulté le 21 décembre 2012) qui mentionne l'activité des zélateurs en termes raisonnables et mesurés. D'autres sites n'hésitent pas à faire allusion au satanisme ; voir, par exemple, le site Internet http ://gidtravel.com/country/russia/Nikolskoe_kladbise_dp4185.html (consulté le 21 décembre 2012).

2. Les peintures du cimetière ont été montrées à l'auteur par Nikolaï Petrov, du département d'Archéologie de l'université de Saint-Pétersbourg, et Ekaterina Melnikova, étudiante en ethnographie. Elles ont été signalées pour la première fois par E. A. Mel'nikova, « Narodnoe pravoslavie v kontekste gorodskoj kul'tury » [L'orthodoxie populaire dans le contexte urbain], *JaLIK* (Bull. d'info. de l'univ. de Saint-Pétersbourg, sciences humaines), 24, déc. 1997, p. 8. Le phénomène étant en constante évolution, il était difficile de reconstituer exactement l'ordre d'apparition des nouvelles images : l'auteur repérait les nouveautés à chaque séjour à Saint-Pétersbourg, soit deux ou trois fois par an. L'usure des peintures, la décoloration sont des indices, sans être des critères de datation absolus, compte tenu de la qualité de la peinture, de l'état du fond, et du climat local.

3. A. V. Kobak & Iu. M. Pirjutko (éd.), *Istoričeskie kladbišča Peterburga, Spravočnik putevoditel'* [Les Cimetières historiques. Guide touristique], SPb., éd. Tchernyševa, 1993, 640 p. Sur Nikolskoïe, voir p. 198-213.

d'artistes, musiciens et écrivains ; Lazarevskoïe où reposent aujourd'hui les héros de la patrie et Nikolskoïe, qui avait été mis en service en 1863. Les deux premiers sont des lieux de mémoire organisés pour l'édification des visiteurs. Après la Révolution, le troisième qui était le cimetière de la très bonne société ne fut pas considéré digne d'être préservé en qualité de monument historique – bien au contraire ; aussi fut-il graduellement pillé par des récupérateurs de matériaux, ce qui explique la faible densité des monuments funéraires que l'on peut y voir aujourd'hui. La plupart sont de petite taille, avec quelques caveaux plus importants. Toutefois, une partie des bustes a été mise à l'abri par le musée de Sculpture de la ville, tout proche. De plus, sa superficie s'est trouvée réduite par le percement de la route qui longe la Néva. Comme il était laissé à l'abandon, la nature y a repris ses droits : de grands arbres ont poussé, bouleversant les tombes. Depuis le tournant du millénaire, Nikolskoïe est redevenu un cimetière de notables : Anatoli Sobtchak[4] et Galina Starovoïtova[5] y sont ensevelis, et autour de leurs tombes on voit apparaître des sépultures nouvelles de dignitaires du régime dont le nom précède le prénom-patronyme, comme à l'époque soviétique. Au fond, contre le nouveau mur de clôture, un columbarium a été aménagé pour recevoir les cendres des crémations, dont les cases se remplissent rapidement.

Au moment où commence notre histoire, vers 1995, les cimetières abandonnés servent de refuge aux clochards et à divers parias sociaux. En dehors des nécropoles, il n'y a en effet guère de lieux ouverts qui échappent *de facto* aux forces de l'ordre. Mais ces cimetières, choisis fortuitement, sont aussi parfaitement adaptés : à la frontière du monde des morts et des vivants, ils sont politiquement invisibles et appellent naturellement au respect, car ils portent leur part de valeurs intemporelles, parfois aux franges de la magie et des superstitions (ne dit-on pas qu'on ne doit rien emporter d'un cimetière... ?) Parmi ces cimetières, figure Nikolskoïe. Et selon l'adage, un lieu saint ne reste jamais vacant. Une vie latente, souterraine, s'y manifeste et on assiste à des résurgences de pratiques religieuses immémoriales.

4. Anatoli Alexandrovitch Sobtchak (1937-2000) fut maire de Saint-Pétersbourg de 1991 à 1996.

5. Galina Vassilievna Starovoïtova (1947- assassinée en 1998) était une députée démocrate.

Les faits

Dans ce clos consacré, les murs de certains caveaux se sont couverts de peintures à thèmes religieux, révélatrices d'un bouillonnement intérieur. Plusieurs monuments ont ainsi été colonisés par des zélateurs fervents qui se les sont appropriés pour ouvrir une tribune historiée. En tout, une douzaine de monuments funéraires portent la marque de leur activité.

Leur discours, inarticulé dans la parole mais expressif dans les représentations, doit être vu comme une profession de foi et une revendication. Il n'émane d'aucune organisation, association ou structure. Ces quelques personnes, moins d'une dizaine sans doute, sympathisants compris, ne semblent liées que par l'attachement aux idées qu'elles prônent.

Le support de parole choisi par les zélateurs de Nikolskoïe n'est pas ordinaire : ils font appel à l'imagerie religieuse qu'ils détournent au profit d'un combat d'idées. Les gravures populaires (*lubok*)[6], qui ont l'image d'Épinal comme équivalent français, remontent à la fin du XVII[e] siècle. Tous les thèmes dont l'âme populaire est pétrie s'y retrouvent, depuis le regard goguenard sur les puissants (par exemple, l'enterrement du Chat par les souris), les contes folkloriques ; il comprend un volet religieux avec des types iconographiques de la Mère de Dieu ou des récits de miracles. Cette floraison de peintures murales est née, pour le contenu, de l'histoire ancienne et récente de la Russie, de sa tradition spirituelle ; quant à la forme, elle émane directement du *lubok*. Les idées sont à la théologie ce que les peintures sont aux beaux-arts. Et si les gravures populaires traduisent des idées approximatives et des lieux communs, les zélateurs peignent une orthodoxie de carte postale. Cependant, les peintures du cimetière Nikolskoïe méritent le respect quand bien même elles s'écartent de la lettre. Les exemples d'entorse aux règles abondent ; et la religion savante s'est toujours accommodée de manifestations parallèles qu'elle s'est efforcée d'utiliser à ses propres fins : comme la superposition d'un contenu chrétien et même orthodoxe à une fête d'origine païenne telle *Radonica* ou encore la récupération des sources réputées miraculeuses.

Le mode d'exposition appelle aussi une remarque. Il relève de deux traditions : le journal mural et l'icône. Juste après la Révolution, la nécessité de diffuser des idées a conduit l'utilisation

6. Le premier collectionneur et commentateur a été D. A. Rovinskij, *Russkie Narodnye Kartinki* [Les Images russes populaires], SPb., 1881.

des fenêtres, et en particulier les vitrines des magasins vides, pour afficher des placards comportant des messages à teneur politique ou sociale. Elles sont restées sous le nom de « Fenêtres du ROSTA » *(Rossijskoe Telegrafnoe Agentstvo*). La notion de journal mural, *stengazeta,* procède du même esprit, même si elle est destinée au cercle plus restreint d'une école ou une usine.

Quant à l'icône, elle est traditionnellement conçue comme le portrait spirituel d'un saint et obéit à un certain nombre de règles, de lois, qui par l'investissement spirituel qu'elles impliquent, la distingue d'une œuvre d'art ordinaire. Aussi, par assimilation inconsciente, ce qui ressemble à une icône est d'emblée perçu comme vrai, important, impératif puisque divin. Pourtant, malgré sa valeur de support matériel de vénération, qu'elle soit de piété collective ou privée, l'icône a de tous temps été détournée de sa vocation première pour servir à la propagande. Pour illustrer ces propos, on pourrait citer l'icône dynastique calquée sur l'invention de la Croix par Constantin et Hélène, aux pieds desquels s'inclinent le tsar Alexis Mikhaïlovitch, la tsarine et le patriarche Nikon[7] : les saints impériaux byzantins y cautionnent les souverains moscovites et le patriarche qu'ils ont fait désigner. On peut encore citer le tableau ressemblant à une icône, sur lequel l'Église montre comment faire le signe de croix avec trois doigts, alors que les schismatiques vieux croyants n'en utilisaient que deux[8].

Les peintures murales de Nikolskoïe sont frustes de facture mais bien disposées, les lettrages équilibrés dénotent une certaine habileté. Les matériaux sont de fortune: il s'agit le plus souvent de peinture à l'huile utilisée dans le bâtiment, probablement récupérée sur des chantiers, ce qui rend compte de la gamme étroite des coloris (bleu ciel, vert kaki, jaune, noir, un peu de rouge), voire de simple contour, en cas de disette. Ces peintures sont posées sur un fond sommaire, parfois directement sur la pierre ou le ciment. En plus des peintures monumentales, des kyrielles de reproductions d'icônes, découpées dans les calendriers et les journaux et contrecollées sur des planchettes, viennent meubler les caveaux, et constituent autant de signes de piste.

---

7. Moscou, Musée du Kremlin, inv n° Ž.1714, de la main de Ivan Satanov, 1677-1678 ; exposition *Sainte Russie*, Paris, Musée du Louvre, 2010, n° 272.

8. Saint-Pétersbourg, Musée d'Histoire des religions inv. N° A.1641.-V ; peintre inconnu XVIII[e] siècle ; catalogue de l'exposition *Sainte Russie*, *op. cit.*, n° 275.

L'action

Les premières peintures étaient des rappels historiques. Située dans la capitale, la Laure s'est trouvée parmi les premiers monastères à subir les persécutions antireligieuses qui ont suivi la Révolution. Vingt de ses moines, qui ne s'étaient pas débandés, ont été massacrés en 1919. Le lieu de leur assassinat est inconnu, mais ils avaient naturellement leur place dans l'enceinte de Nikolskoïe, tout près du carré des ecclésiastiques. Les zélateurs leur ont donc improvisé un monument sur le mur qui sépare le cimetière de la cour, particulièrement propice à une inscription commémorative : *Saints moines martyrs, priez Dieu pour nous. Ici furent fusillés vingt moines de la Laure Saint-Alexandre-Nevski en 1919*.

Avec un grand sens de la mise en scène, ces zélateurs ont interprété les cavités de scellement des plaques disparues comme des impacts de balles avec de grosses gouttes de sang qui s'en écoulent, celles-ci évoquant des larmes exsudées par certaines icônes miraculeuses. Les visiteurs pieux y déposent encore parfois des monnaies en offrande.

Parmi les tombes à peu près conservées et vénérées, on compte celles de Kokochkine[9] et Chingarev[10], distinguées par des icônes clouées sur les arbres qui ont poussé à leur chevet ; les initiés viennent volontiers s'incliner sur la tombe de ces démocrates modérés, membres du Parti cadet (constitutionnel-démocrate), qui plaidèrent pour une monarchie constitutionnelle. Une inscription leur rend hommage : *Fiodor Fiodorovitch Kokochkine et Andreï Ivanovitch Chingarev, ministres du gouvernement provisoire en 1918, deux saints martyrs.* Ceux-ci avaient été arrêtés et blessés lors d'une manifestation, puis assassinés sur leur lit d'hôpital.

Au nombre des tombes historiques importantes qui font objet de vénération, il faut également citer celle de Matfeï Tatomir (1848-1904)[11]. Fils d'un modeste prêtre de Kamenets-Podolski en Moldavie, il vient faire des études dans la capitale. Peu doué, il passe de faculté en faculté, avant de se faire exclure pour avoir

9. Fiodor Kokochkine (1871-1918) : député à la première Douma. Co-fondateur du parti K-D.

10. Andreï Chingarev (1869-1918). Contrairement à Kokochkine, Chingarev a réellement été ministre. Il fut en charge de l'agriculture dans le gouvernement provisoire.

11. A. Nercessian, N. N. Skakun & O. N. Šumixina, « Stranicy žizni blažennogo Matveia Tatomira » [Pages de la vie de saint Matvej Tatomir], *Peterburgskie Eparxial'nye Vedomosti*, 23, 2000, p. 76-79.

participé à un chahut d'étudiants pour défendre un professeur. Il y a de nombreuses pages blanches dans sa biographie. On sait qu'il est revenu à Saint-Pétersbourg après un séjour en Palestine et qu'il a mené une vie de reclus dont le conseil spirituel était recherché. Après sa mort, sa tombe a été l'objet d'une discrète vénération qui ne s'est pas arrêtée à la Révolution, ce qui a suscité une réaction violente des autorités politiques : articles diffamatoires[12], puis persécution de croyants, arrestations et exécutions. En réalité, ce n'est pas tant Matfeï Tatomir qui était en cause, mais le caractère inébranlable des chrétiens qui venaient le vénérer, des chrétiens qui n'avaient peur de rien et qui appartenaient à la Vraie Église orthodoxe (*Istinno-pravoslavnaja Cerkov'*), autrement appelée le courant joséphite, du nom du métropolite Joseph (Petrovykh)[13] qui en est à l'origine. Cette Église des catacombes, née au début des années 1920, se constituait de petites cellules clandestines, avec des prêtres venant célébrer la liturgie dans les appartements. Cette mouvance incontrôlable a été vigoureusement combattue par le pouvoir ; et a aussi apporté son important lot de victimes[14]. Si elle est restée vivace à Leningrad, c'est que beaucoup de ses adeptes étaient des gens modestes et partant peu repérables.

Le monument funéraire de Matfeï a été investi par les zélateurs. Discrètement d'abord, avec un simple portrait, puis de manière plus insistante, marquant le lien avec le dernier empereur. Matfeï a été « mis en scène ». Si ses restes sont aujourd'hui déposés dans la chapelle du cimetière, son caveau comporte une fosse dans laquelle un coffre représente son sarcophage. La face supérieure représente un défunt, vêtu des ornements sacerdotaux et le visage voilé, comme il sied aux prêtres (ce que Matfeï n'a jamais été). En revanche, c'est une allusion à son cercueil qui serait resté ouvert. Son caveau de tôle a servi de support à de nombreuses demandes de secours allant des demandes enfantines, concernant davantage le Père Noël, d'autres plus professionnelles comme celles d'un

12. *Krasnaja Gazeta*, 147,1er juin 1925.

13. Voir *infra*.

14. L'histoire de l'Église des catacombes suscite actuellement un certain intérêt parmi les croyants de Russie, voir L. E. Sikorskaja, *Svjaščennomučeniki Sergij, Episkop Narvskij Vasilij, Episkop Kargopolskij Ilarion, Episkop Porečskij, tajnoe služenie Iosefljan, žizneopisanija i dokumenty,* [Les saints martyrs Serge, évêque de Narva, Vassili évêque de Kargopol, Ilarion évêque du Poretchie, le sacerdoce secret des joséphites, biographies et documents], M., 2009. L'ouvrage apporte une abondante documentation, mais la synthèse est sans doute encore difficile à faire.

milicien demandant l'aide du bienheureux pour arrêter « ce salaud » et avoir de l'avancement, et d'autres encore, plus spirituelles, pour être guidé dans la vie. Récemment, sont apparus des petits papiers roulés lancés par la fenêtre ou soigneusement dissimulés, comme au cimetière Volkovski, près de la chapelle de sainte Xénia de Pétersbourg (c. 1730-c. 1806, canonisée en 1988), figure tutélaire de la capitale.

Même travestie et couverte d'oripeaux, la tombe de Matfeï Tatomir n'en demeure pas moins le seul point assimilable à un lieu de pèlerinage sur le territoire de Nikolskoïe.

Progressivement, l'action des zélateurs prend de l'ampleur : des représentations isolées mais très suggestives apparaissent : celle de la Mère de Dieu de Tikhvin, un des *palladia* de la Russie du Nord, et celle de la Mère de Dieu *qui amende les cœurs des endurcis*, d'inspiration occidentale, avec sept épées de douleur sur sa poitrine[15]. Ces deux images ont été peintes au revers de monuments à la vue de tout promeneur.

À ces occurrences uniques appartient encore l'image de saint Ouar. Saint Ouar (Varus)[16] fut supplicié avant d'avoir eu le temps de recevoir le baptême. Le nom de Ouar n'est guère répandu. Pourtant la Russie a failli avoir un tsar Ouar. Le dernier né d'Ivan IV, né le 19 octobre 1583, fut appelé Ouar en l'honneur du saint fêté le jour de sa naissance, mais il reçut un prénom d'usage: Dmitri. En dehors de quelques icônes, saint Ouar mène une vie discrète entre la fin du XVI^e^ et la fin du XX^e^ siècle de par sa qualité d'intercesseur spécialisé. Une inscription placée à la hauteur du nimbe donne son nom *saint martyr Ouar*, et une autre, placée à ses pieds, nous apprend qu'il *prie pour les non baptisés*, et pour lever toute ambiguïté, l'adjectif *morts* a été ajouté par la suite. Dans la mentalité populaire, les âmes des morts sans baptême ne « vont pas au ciel ». Saint Ouar, qui intercède pour eux, endosse donc une responsabilité très importante dans la Russie actuelle, déchristianisée de force. La lutte antireligieuse a privé de nombreuses âmes du sacrement de baptême et une fin prématurée les priverait de vie éternelle. Or nombreux sont ceux qui sont morts à la période soviétique et plus récemment encore, que ce soit

15. C'était le type iconographique préféré de saint Séraphin de Sarov, puis de Nicolas II, mu par sa dévotion pour Séraphin.

16. Obscur centurion palestinien de l'armée romaine martyrisé sous Dioclétien, dont l'existence n'est pas assurée. Voir A. Nercessian, « Xoždenie mučenika Uara po zemle russkoj » [Le voyage du martyr Uar sur la terre russe], *Vera i ritual. Materialy VIII Sankt-Peterburgskix religiovedčeskix čtenij*, SPb., 2001, p. 78-80.

Fig. 1
Mère de Dieu « qui amende les cœurs des endurcis »,
icône dont on dit qu'elle était une des préférées de Nicolas II.
Photographe : André Térébénine, Saint-Pétersbourg. © Anne Nercessian

ceux qui ont péri dans les camps, ceux qui sont tombés dans les guerres d'Afghanistan, de Moldavie, de Tchétchénie, ceux qui ont été irradiés à Tchernobyl ; sans compter les simples citoyens qui ont grandi et vécu dans un monde sans Dieu. Ce sont précisément ces âmes-là que saint Ouar prendrait sous sa protection.

Le thème monarchique

Mais progressivement la pensée qui sous-tend les images se précise, déployant tout un programme iconographique sur les surfaces offertes par les édicules funéraires.

Le thème principal des peintures tourne autour du dernier tsar et de sa famille, et à cet égard la date des peintures n'est pas indifférente ; leur apparition correspond à l'époque où une certaine agitation se fait jour. On ordonne de nouvelles fouilles sur le lieu d'enfouissement des restes calcinés de la famille impériale, les techniques de recherche d'ADN sont appliquées aux descendants et collatéraux des victimes afin d'authentifier les ossements et de les attribuer aux différentes personnes. Ces examens sont préalables au

Fig. 2
Raspoutine mauvais génie de la famille impériale.
Photographe : André Térébénine, Saint-Pétersbourg. © Anne Nercessian

dépôt des cendres dans la nécropole impériale de la basilique Saints-Pierre-et-Paul de Saint-Pétersbourg le 17 juillet 1998.

Nicolas II éveille un grand intérêt dans le pays au point même de susciter de prétendus descendants. Les magazines publient des articles sur les Romanov et leur destin tragique avec une grande abondance de photographies, qui servent à créer une iconographie de type religieux. L'album du bal costumé organisé à Saint-Pétersbourg, à l'occasion des célébrations du tricentenaire de la dynastie régnante, constitue une des grandes sources d'inspiration. Le costume devait s'inspirer du passé de la Russie, en accord avec la mode « à-la-russe » qui régnait alors. Ces images de princes médiévaux et princesses de contes folkloriques, on les retrouve en abondance sur les caveaux. Leur qualité de victime injustement immolée vaut au tsar et à sa famille de faire l'objet d'une dévotion particulière de la part des zélateurs, qui ne font que refléter l'ambiance qui règne dans la ville. Le dernier empereur est omniprésent à Nikolskoïe : en général, plusieurs représentations s'enchaînent, qui sont autant de messages à déchiffrer.

Le caveau des « deux Nicolas » et celui de « Raspoutine »

Deux petits édicules, en trois peintures chacun, résument la nature de l'attachement des zélateurs pour la personne du souverain. Dans le caveau « des deux Nicolas », Nicolas II (1894-1918) nimbé et saint Nicolas de Myre en Lycie – qui est pour la Russie une sorte de quatrième membre de la Trinité – sont représentés de part et d'autre d'une croix peinte sur le mur du fond. Leur position met l'évêque de Myre et le tsar sur un pied d'égalité. Si la notion de syllogisme en iconographie existait, ce serait là un parfait exemple. Dans le caveau « Raspoutine », Nicolas II est cette fois représenté au fond ; à gauche par rapport au spectateur, se tient Raspoutine[17] (1869-1916) en touloupe de mouton retourné ; à droite et sans nimbe, le métropolite Pitirim (1858-1919), revêtu de sa mante épiscopale. On dit qu'il avait été nommé avec l'appui de Raspoutine. Il est tentant de voir ici un parallèle avec le Christ entouré des deux larrons crucifiés avec Lui.

Le caveau « Dolgoroukov »

Le caveau « Dolgoroukov » comporte deux pièces ornées de peintures et d'une façon générale organisées comme pour un culte mémorial. Sur le mur extérieur, le prince Dolgoroukov (1868-1918), appelé par les zélateurs *Saint grand-duc Dolgoroukov V(assili) A(lexandrovitch), maréchal de la cour de Russie, grand martyr*. Il est représenté en uniforme, un large ruban lui barrant la poitrine avec des décorations fixées sur une plaquette, tel un vétéran du siège de Leningrad. Dolgoroukov a eu une conduite exemplaire et ne s'est pas récusé lorsque Nicolas II lui a demandé de l'accompagner dans ce qui sera son dernier voyage ; il a partagé le sort de la famille impériale à Tobolsk. À leur arrivée à Ékaterinbourg, le 10 juillet 1918, il est arrêté et fusillé. Sur le mur contigu, l'archange Michel, glaive à la main, tient la balance de la pesée des âmes, extraite d'une composition plus élaborée de l'icône du Jugement dernier. À gauche se tient l'âme chrétienne agenouillée. Les deux représentations sont liées par le sens. Au portrait du prince martyr, fusillé pour sa fidélité au trône, répond un extrait du Juge-

17. Dans le désarroi religieux que connaît la Russie de notre époque, se fait jour actuellement un mouvement pour la canonisation de Raspoutine en qualité de martyr : la diffusion de cette idée sur internet est particulièrement éloquente, mais elle n'est, à l'évidence, pas cautionnée par l'Église.

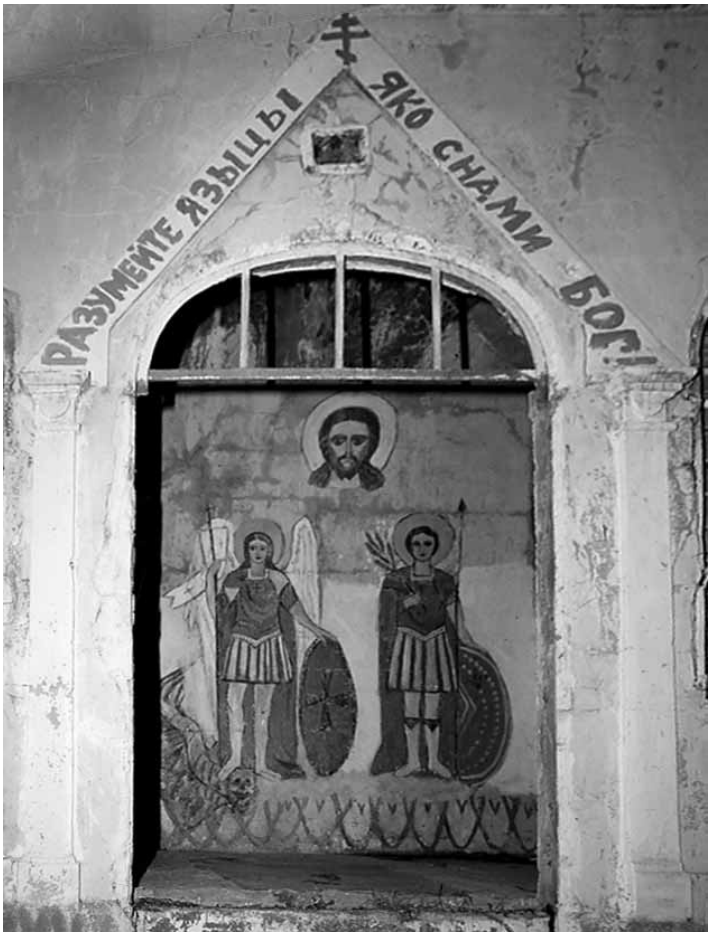

Fig. 3
Caveau Dolgoroukov : Saint Michel et un autre saint guerrier (saint Ouar ?).
Photographe : André Térébénine, Saint-Pétersbourg. © Anne Nercessian

ment dernier, où son âme comparaît devant le tribunal divin avec confiance et piété, selon la promesse formulée dans les Béatitudes ouvrant le royaume des cieux aux persécutés pour la justice.

Au-dessus de l'entrée du caveau, le long du fronton, court l'inscription suivante: *Dieu est avec nous. Entendez, peuples, et soumettez-vous car Dieu est avec nous,* qui est un verset extrait de la prophétie d'Isaïe (*Isaïe*, VIII). Accueillant le visiteur, face à l'entrée, deux guerriers montent la garde : l'archange saint Michel, stratège des armées célestes, ailes déployées, en cuirasse de centurion romain,

glaive brandi, pose un pied nu sur la tête du Serpent. Son compagnon est atypique.

Sur le mur de droite, saint Séraphin de Sarov (1758-1833, canonisé en 1903) prie à genoux devant une icône de la Vierge, placée à l'enfourchure d'un arbre. Sa présence dans le contexte général s'explique naturellement. Le couple impérial, qui avait déjà quatre filles, avait effectué un pèlerinage au monastère d'Optino (15-20 juin 1903) lors de la translation des reliques afin d'implorer le ciel de leur accorder un héritier. Le tsarévitch Alexis naîtra l'année suivante. Près de lui se tient sainte Xénia de Pétersbourg. Elle est pimpante comme le drapeau russe avec son fichu blanc noué sous le menton, à la façon populaire, sa veste bleue et sa jupe rouge. De la main gauche, elle s'appuie sur un long bâton. La tradition retient son extraordinaire don de prophétie et son amour des enfants. Dans cette compagnie, elle a sa place: saint Séraphin fléchit le ciel et elle protège l'enfant malade.

Dans la seconde pièce du caveau figurent les bustes des apôtres Pierre et Paul, titulaires de la plus ancienne église de la ville de Saint-Pétersbourg, autour de laquelle a été élevée la forteresse qui porte leurs noms. Sur le mur du fond sont représentés, au-dessus de la mappemonde, le buste de Nicolas II en uniforme, tenant les *regalia*, et celui d'Alexandra, drapée d'hermine. La colombe de l'Esprit-Saint vole au-dessus d'eux. On y distingue également une inscription *Prosnis' Rossia* (« Réveille-toi, Russie »), qui peut être lue comme un appel à un sursaut de fierté, à la restauration de l'honneur perdu du pays, qui, un jour, a été puissant et redouté, et la réaffirmation: *Dieu est avec nous. Entendez, peuples, et soumettez-vous car Dieu est avec nous*. Un signe mystérieux, le « tabouret », peut-être l'initiale dorée pour Pierre ou Paul, empruntée à un monogramme, peut représenter un autel sur lequel reposent les *regalia*.

Les représentations de l'extérieur se répondent d'une manière qui rappelle le « syllogisme » des deux Nicolas : l'une exprime la cause (la fidélité au tsar est la raison du martyre de Dolgoroukov), l'autre la conséquence (sa justification devant le tribunal divin, avec la balance du Jugement dernier qui penche en sa faveur). Le programme iconographique de l'intérieur est d'un autre ordre, mais là aussi la cohérence interne est manifeste, la monarchie terrestre étant le reflet de l'ordre divin. Elle est soutenue par saint Michel et l'autre saint guerrier (qui peut être Ouar ou n'importe quel Romain), ses fondements traditionnels : les apôtres Pierre et Paul. La présence de saint Séraphin, qui a intercédé pour qu'un héritier soit accordé au couple impérial, et de sainte Xénia en garde-malade

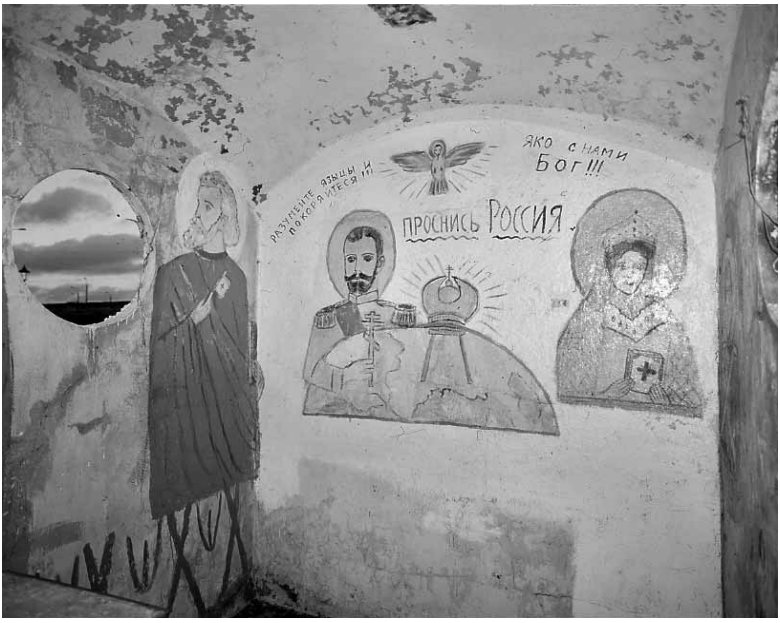

Fig. 4
Caveau Dolgoroukov : triade impériale. Manifeste des zélateurs.
Photographe : André Térébénine, Saint-Pétersbourg. © Anne Nercessian

du tsarévitch hémophile donne une touche plus personnelle à ce postulat.

Cette cosmogonie monarchique où le couple impérial survolé par la colombe du Saint-Esprit dessine une triade divine au-dessus du globe terrestre est à la limite du sacrilège, elle est inspirée par une icône de la Trinité, dite Paternité – son adaptation au pouvoir terrestre des souverains est déjà répandue dans l'imagerie populaire à propos d'Alexandre II. Le tsar tient la croix des martyrs et se tient derrière la mappemonde, l'impératrice serre à deux mains l'évangéliaire, mais elle est figurée à l'écart et son regard se perd. À l'évidence, Nadejda n'aime pas l'Allemande.

La grande chapelle

L'autre monument dédié à la mémoire de Nicolas II est une grande chapelle funéraire en forme d'église byzantine qui comprend une crypte. Tout en gardant les formes extérieures canoniques, telle une iconostase, la disposition générale des icônes et le mobilier – autel, lutrin, elle a été transformée en temple du culte impérial. Le portrait de Nicolas II remplace l'icône du Christ

à gauche des portes royales, ses filles occupent la place de la Mère de Dieu, celle-ci étant déportée d'un cran. Dans le sanctuaire proprement dit, le Christ en majesté est quand même au centre, encadré par les canoniques saint Jean-Baptiste et la Vierge Marie. Mais le couple impérial les suit immédiatement.

À part ce cauchemar théologique que représente l'iconostase, l'intérêt de cette chapelle réside dans les représentations annexes. Nadejda y a peint le panthéon de son groupe.

Sur le mur latéral et celui qui fait face à l'autel on trouve pêle-mêle, autour de saint Georges sur son destrier blanc, saint Vladimir tenant la croix des martyrs (!) et l'archange Michel. Saint Vladimir (c. 956-1015), prince de Kiev, s'est converti au christianisme et l'a fait embrasser à son peuple. Les chroniques rapportent qu'il a envoyé des émissaires auprès des Khazares de la steppe, qui confessaient le judaïsme, auprès des musulmans et des Byzantins. La beauté des offices byzantins lui a fait choisir le christianisme[18].

Le registre supérieur du mur latéral regroupe des Romanov, les grands-ducs Serge et Ioann, en buste, leur uniforme constellé de décorations, encadrant le portrait de Nicolas II. Les inscriptions désignent le premier comme le *grand-duc Romanov, Sergueï Al.(exandrovitch)* le second est le *grand-duc Romanov, Ioann Konst(antinovitch)*. Là aussi, le nom précède le prénom.

Sergueï Alexandrovitch Romanov (1857-1905) était l'époux d'Élisabeth de Hesse-Darmstadt. La charge de gouverneur de Moscou lui avait été confiée en 1891. Il était peu aimé de la population qui devait le tenir responsable de la gigantesque bousculade qui avait fait plusieurs centaines de victimes lors des fêtes du couronnement de Nicolas II. Il périt, déchiqueté par une bombe lancée sur son attelage. L'assassin avouera avoir retenu son geste à plusieurs reprises pour épargner Élisabeth.

Ioann Konstantinovitch Romanov (1886-1918), cousin de l'empereur, fait partie du deuxième groupe des martyrs impériaux. Avec sa tante, Élisabeth, la suivante de celle-ci, Varvara Iakovleva, ses deux frères Constantin et Igor, et son cousin Vladimir Pavlovitch Palay, Ioann a été précipité vivant dans le trou d'une mine, non loin d'Alapaevsk dans l'Oural.

18. L'historien ajoute que comme le prince était mis devant la nécessité de fédérer les populations hétérogènes habitant sur des terres nouvellement soumises, une religion unique et obligatoire était un excellent facteur de cohésion, et qu'à l'époque des faits, les liens avec Byzance étaient non seulement plus prestigieux, mais aussi plus profitables économiquement.

Lorsque les Blancs ont repris la région entre les 8 et 10 octobre 1918, les dépouilles des princes, d'Élisabeth, du prêtre Fiodor Sémionovitch Remez et de la moniale Varvara Iakovleva ont été retrouvées. L'autopsie a montré qu'avant d'être jetés dans la mine, les condamnés avaient été cruellement battus et Sergueï Mikhaïlovitch, exécuté d'une balle dans la tête, probablement pour avoir manifesté de la résistance ; malgré les grenades lancées pour les achever, les victimes auraient survécu pendant plusieurs jours. Les restes d'Élisabeth Fiodorovna et de soeur Varvara reposent aujourd'hui au monastère du mont des Oliviers à Jérusalem, fondé par le grand-duc Sergueï Alexandrovitch, en mémoire de sa mère. Élisabeth a été canonisée en 1981 par l'Église russe hors-frontières, puis en 1992 par l'Église orthodoxe russe.

Pouvoir et religion sont intimement liés et les zélateurs ne pouvaient omettre l'Église et ses hiérarques martyrs, parmi lesquels Tikhon (Belavin)[19]. Il fut le dernier patriarche de Moscou, élu à cette charge à l'issue du concile de l'Église russe de 1917. Il observa une attitude soigneusement apolitique au moment de la Guerre civile. Il fut le témoin des premières persécutions contre l'Église, qui firent suite à l'Acte de séparation entre l'Église et l'État. Lui-même a vu son action paralysée par une assignation à résidence pendant plus d'un an. Il s'efforça de gouverner l'Église pendant les années cruciales, cherchant à restaurer sa légitimité auprès du pouvoir politique.

Benjamin (Kazanski)[20] fut le dernier occupant de la cathédrale métropolitaine de Saint-Pétersbourg. Pour lui, l'Église devait être proche de ses ouailles. Il allait donc volontiers célébrer la liturgie dans les grandes usines de Saint-Pétersbourg. Il fonda également une œuvre pour le relèvement des prostituées. Il fut accusé d'avoir soustrait des biens d'Église et après un simulacre de procès, il fut fusillé non loin de la gare de Porokhovye le 13 août 1922. Ni le lieu de son exécution, ni celui de sa sépulture n'étant connus, une croix cénotaphe a donc été érigée dans le carré des moines du cimetière Nikolskoïe.

Les deux prélats témoins de la Révolution ont leurs référents célestes. L'effigie du métropolite Benjamin est associée à celle de saint Philippe (Kolytchev)[21], higoumène du monastère des îles Solovki. Ivan le Terrible appela ce dernier à la tête de l'Église russe,

19. 1864-1925. Patriarche entre 1917 et 1925, canonisé en 1989.
20. 1873-1922. Métropolite entre 1917 et 1922, canonisé en 1992.
21. Philippe né en 1507, patriarche de 1566 à 1568.

charge qu'il finit par accepter. À bout de remontrances et de protestations devant les cruautés du tsar, il refusera un jour de bénir son souverain à l'issue d'un office. Désaveu ne pouvait pas être plus cinglant. La réplique ne se fit pas attendre. Philippe fut destitué et relégué dans le monastère Otrotch à Tver et étouffé sur l'ordre du tsar. Sa dépouille sera ramenée au monastère des Solovki où il sera *de facto* l'objet d'une vénération. À plusieurs siècles de distance, les deux religieux ont été victimes d'un pouvoir devenu fou.

Près de la porte, le patriarche Tikhon est rapproché de son lointain prédécesseur, Hermogène[22], métropolite de Kazan. Depuis que la ville avait été enlevée aux Tatars par Ivan IV en 1552, cette région était terre de mission et Hermogène s'était donné entièrement à sa tâche pastorale. À l'avènement de Dmitri Ier (dit « le premier imposteur »), il fut appelé à Moscou, avec d'autres hiérarques, pour siéger à la Douma. Il s'opposa au mariage de Dmitri avec Marina Mniszeck, aussi longtemps que cette dernière ne se convertirait pas à l'orthodoxie, et se prononça contre la construction d'églises catholiques dans la capitale. Lorsque le trône fut offert à Vladislav, fils du roi Sigismond polonais et catholique, Hermogène refusa de prêter serment. Les Polonais l'enfermèrent dans une cave et l'y laissèrent mourir en 1611.

La présence du moine (*sximnik*) Séraphin (1885-1976)[23] parmi les saints pétersbourgeois est due à un hasard : un des zélateurs, ayant appris qu'il y avait des reliques saintes sur son lieu de villégiature, s'est rendu sur sa tombe et y aurait eu une vision.

On observe également Jean de Cronstadt[24] (1829-1908), barbu comme il sied aux prêtres, en soutane noire, avec au cou une croix sur une lourde chaîne. Comme toutes les villes portuaires, Cronstadt où il fut nommé abritait une population de petites gens ; pauvreté et alcool y étaient endémiques. Il y fut un prêtre exemplaire, instruisant, nourrissant et habillant ses ouailles. Son rayonnement dépassa rapidement les limites de sa paroisse et des milliers de lettres arrivèrent pour demander ses prières pour les cas

22. Vers 1530- 1611. Canonisé en 1912.

23. Du monastère Glinskaïa Pustyn, non loin de Poutivl, il était connu pour sa grande piété. Après la fermeture du monastère en 1960, il s'installa en Géorgie. Il est inhumé au cimetière Mikhaïlovskoié à Soukhoumi, ville où de nombreux Russes passent leurs vacances.

24. Jean de Cronstadt fut canonisé par l'Église hors-frontières le 1er novembre 1964 et par l'Église orthodoxe russe en 1988.

désespérés. Ardent monarchiste et proche d'Alexandre III, il alerta maintes fois le tsar des dangers qui menaçaient le trône.

De l'autre côté de la porte, figurent Joseph et Nicodème, métropolites de Saint-Pétersbourg, en *klobuk* blanc, marqué d'une croix sur une soutane noire et la *panaghia* sur la poitrine.

Le métropolite Nicodème (Rotov) né en 1929, a présidé le département des Relations extérieures au sein du patriarcat de 1960 à 1972 ; délégué de l'Église orthodoxe russe aux cérémonies d'intronisation du pape Jean-Paul Ier en 1978, il y a été terrassé par une crise cardiaque. Il est inhumé dans le carré des moines et sa tombe fait l'objet de nombreuses visites, de dépôts de fleurs et de cierges ardents. Il a laissé le souvenir d'un homme ferme attaché à l'ordre en qui les zélateurs, qui l'ont bien connu, appréciaient la rigueur.

Son prédécesseur dans cette dignité, le métropolite Joseph (Petrovykh), né en 1872, en charge en 1926-1927, ne put, dans les faits, jamais remplir sa charge, faute de pouvoir venir à Petrograd, empêché par les autorités. Il fut arrêté, jugé et déporté au Kazakhstan en 1929, avant d'être fusillé en 1937. En révolte contre le pouvoir patriarcal et voyant l'Église réduite en esclavage, il est à l'origine de la Vraie Église orthodoxe, dont nous avons parlé plus haut.

La présence en ce lieu du grand-duc Ioann Constantinovitch n'est peut-être pas fortuite car son confesseur était proche du mouvement joséphite. Il faut enfin mentionner le métropolite Ioann (Snytchev), que les zélateurs ont certainement connu (1927-1995). Il n'est pas représenté dans le panthéon, sans doute était-il encore en vie quand le monument a été investi, il est en revanche très présent dans les icônes en papier disséminées dans tout le cimetière. Ses positions fortement patriotiques et nationalistes lui ont certainement valu leur révérence et leur fidélité.

La crypte

Trois cercueils sont toujours déposés dans la crypte. L'un d'entre eux a été transformé en châsse par l'ajout d'un baldaquin orné d'un bandeau brodé d'une inscription demandant le retour de la monarchie. Dans ce lieu qui ne prend jour que par l'escalier, le mur bas est badigeonné en jaune, la plus lumineuse des couleurs et la plus propre à évoquer l'or et la splendeur byzantine.

La composition se répartit de part et d'autre d'une représentation de la Mère de Dieu de Tikhvin. Tous les personnages sont représentés en buste.

À gauche, l'impératrice Catherine II (1729, 1762-1796). La souveraine couronnée, mais sans nimbe, porte le manteau rouge bordé d'hermine sur une robe bleu ciel et tient le globe et le sceptre. À côté d'elle, la moniale Varvara, *princesse Varvara Iakovleva, keleinitsa d'Elisabeth Fiodorovna*, dit l'inscription. On ne sait presque rien d'elle, sinon qu'elle était d'un milieu plus modeste que ce qu'affirme l'inscription, mais paraît avoir fait partie de la communauté fondée par Élisabeth Fiodorovna dès le début. À droite, Élisabeth Fiodorovna sous les traits d'une religieuse, tient une maquette d'église, attribut des fondateurs[25]. On lit *Ste mart. gr. duch. Elisabeth Romanova.* À sa gauche, l'empereur Alexandre II (en robe rouge), avec l'inscription *saint martyr tsar Alexandre II Romanov.* Il est vêtu selon le canon byzantin. Il est blond et ressemble à son portrait. Sur le mur contigu figure saint Séraphin de Sarov, suivi de sainte Xénia. À gauche, la famille impériale : le *st. mart(yr) tsar Nicolas II Romanov*, en vêtements byzantins, le *st. mar(yr) tsarevitch* (en costume marin), *Alexandra Romanova* (voilée comme une madone). Suivent les grandes-duchesses, ainsi que Sergueï Mikhailovitch (1878-1918). Ce programme iconographique de la crypte en fait une sorte de martyrium, réplique du cénotaphe de la nécropole impériale établie à la forteresse Pierre-et-Paul, où reposent les membres de la famille impériale depuis Pierre le Grand. Cette interprétation rend compte de la présence paradoxale de Catherine II, qui fut certes une grande souveraine, bien connue pour sa lutte acharnée contre le pouvoir de l'Église ; il n'a jamais été question de la canoniser, et elle n'est d'ailleurs pas nimbée. La basilique et la crypte ont un point commun : des cercueils. Les cercueils de la crypte sont réputés contenir des restes bien conservés, ce qui donne à penser dans la sphère religieuse à une exceptionnelle valeur spirituelle du défunt (mais qui résulte probablement d'un embaumement bien conduit dans le cas qui nous intéresse)[26].

25. Cette iconographie est justifiée par sa fondation à Moscou d'un ordre monastique ouvert sur le monde, dont dépendaient un hôpital, dont l'église fut dédiée aux saintes Marthe et Marie de la Miséricorde, une pharmacie, un dispensaire, des écoles et un orphelinat. Une nouvelle d'Ivan Bounine a cette communauté pour cadre. Les bâtiments conventuels ont été repris par le centre de restauration des œuvres d'art Igor Grabar, qui les a dernièrement rendus au culte.

26. Cet emploi de la crypte rappelle étrangement *Jeux interdits* (René Clément), film qui bouleversa la France en 1952. Dans ce film, une petite fille, dont les parents ont été tués sur la route de l'exode et jetés comme des chiens *(sic)* dans une fosse commune, se délivre du drame et accomplit son

Au tsar bafoué, des fidèles ont rendu des honneurs par ce simulacre de nécropole impériale avec des moyens qui révèlent une sensibilité à la frontière entre le jeu, le simulacre et un certain fanatisme. L'utilisation de l'espace et le programme iconographique plaident en ce sens : on y trouve déployée une cosmogonie monarchique qui dénote une profonde confusion des sentiments entre la monarchie terrestre et la monarchie divine. Si l'ambiguïté a existé depuis l'époque byzantine, l'amalgame a toujours été entretenu (le tsar est une image paternelle, donc puissante et bienveillante, tout comme Dieu). Les peintures sont apparues lorsque la question du transfert des cendres impériales s'est trouvée posée quatre-vingts ans après le massacre, pour aboutir à des obsèques officielles à la basilique Saints-Pierre-et-Paul le 17 juillet 1998.

D'autres pays que la Russie ont aussi connu des régicides, l'Angleterre avec l'exécution en 1649 de Charles Ier Tudor (1600, 1625-1649) et la France qui vit guillotiné Louis XVI en 1793. En Russie, le fait s'est produit par deux fois en moins de quarante ans. Alexandre II, le tsar libérateur, a été distingué à Nikolskoïe, dans le simulacre de nécropole impériale, aux côtés d'Élisabeth Fiodorovna, et peut-être aussi derrière l'autel de la grande chapelle. L'iconographie populaire relative à son assassinat est difficile à cerner dans la mesure où la plupart des supports sur lesquels elle a pu s'exprimer ne sont pas conservés.

La réaction à l'assassinat d'Alexandre II et à celui de Nicolas II n'ont pas du tout le même caractère. En 1881, la douleur populaire trouve immédiatement son exutoire : les foules peuvent se presser sur le lieu de l'attentat, isolé et sacralisé par l'érection d'un dais de branchages de sapin. La poésie populaire assimile le tsar au Christ dans des bouts-rimés : *Gosudarja žizn' skončali, vtoroj raz, Xrista raspjali...* (« on a brisé la vie du souverain, crucifié le Christ une deuxième fois »), la poésie savante y fait aussi allusion en termes à peine voilés.

Sur la berge du canal Catherine, aujourd'hui Griboïedov, lieu de l'attentat, une vaste basilique calquée sur le Saint-Sépulcre de Jérusalem est édifiée, et dédiée à la Résurrection. L'inscription ambiguë qui court autour du tambour de la coupole peut s'adresser aussi bien au Christ qu'au tsar. Les lamentations même les plus

---

deuil en donnant, par jeu, une sépulture aussi formelle que possible à tous les animaux morts qu'elle peut trouver. Le parallèle entre le processus mental décrit poétiquement dans ce film et celui qui a conduit à la réutilisation de la crypte apparaît de façon évidente.

excessives ont permis le travail intérieur du deuil, qui est une cicatrisation des plaies de l'âme. On peut considérer ces abus de langage comme typiques de la douleur, l'exagération est inhérente à l'expression publique du chagrin et comme tout ce qui se dit verbalement, ces lamentations sont emportées par le vent. Après l'explosion de douleur, les clameurs du thrène se taisent, tout rentre dans l'ordre, un nouveau tsar est couronné et l'histoire reprend son cours[27].

Au contraire, la mort de Nicolas II et de sa famille n'a pu être pleurée. La Guerre civile s'abat sur un pays blessé par la Première Guerre mondiale. Le malheur, la déchéance du souverain puis l'anéantissement matériel des dépouilles par le feu et l'acide se double d'une véritable *damnatio memoriae*, dont l'injustice a été ressentie comme d'autant plus criante que l'avenir radieux promis en échange prend toutes les dimensions du cauchemar. Longtemps différées, les larmes du deuil s'épanchent enfin – d'autant plus pathétiques qu'il se sera écoulé trois quarts de siècle depuis l'événement ; la mort du tsar est associée à la perte d'un âge d'or qui n'a jamais existé. Le roi de France, Louis XVI, décapité sur la place de la Concorde à la suite de la Révolution française, offre sans doute le parallèle le plus proche avec Nicolas II. Les deux souverains étaient attachés à leur pays, conscients de la nature dieu-donnée de leur charge. Mais la situation politique exigeait une fermeté et une résolution qui n'étaient pas dans leur caractère. Par leurs peintures, nos zélateurs ont pris la position d'Antigone, cette héroïne de la tragédie grecque qui a bravé le roi à en perdre la vie afin d'accomplir son devoir familial et d'ensevelir ses frères selon les rites. Leur revendication prend une forme doloriste et sentimentale caractéristique de la fin du siècle dernier.

Épilogue

L'ensemble de Nikolskoïe est né de l'inquiétude et de la compassion pour le souverain martyr de *kaliki perekhojie* (chemineaux, pèlerins perpétuels) de notre temps, sédentarisés dans

27. Pour Louis XVI, comme pour Alexandre II, la douleur nationale a pris une forme monumentale. Louis XVIII, frère de l'ancien roi, fit élever dans les années 1815-1826 une chapelle expiatoire sur l'emplacement de l'ancien cimetière de la Madeleine, non loin de l'endroit où les corps de Louis XVI et de Marie-Antoinette avaient été ensevelis après leur exécution: les rites funéraires ont été accomplis et le souvenir est perpétué par une messe anniversaire le 21 janvier en l'église Saint-Germain l'Auxerrois.

la grande ville... C'est aussi l'expression d'une foi fruste, mais ardente, malgré ses aspects déviants, et ces images n'en demeurent pas moins fidèles à l'esprit d'une tradition de prière, d'intercession et de compassion, témoignant de la spiritualité vigoureuse de la Russie.

Malgré les allusions transparentes aux malheurs de la Russie, la valeur subversive réelle de ces images, idolâtres pour le moins, n'a certainement jamais effleuré l'esprit de leurs créateurs entraînés dans leur jeu morbide. Il leur suffisait d'affirmer leurs convictions envers et contre tout. Politiquement aussi, elles sont bien inoffensives, jamais le groupe n'aurait obtenu une audience la rendant dangereuse pour quelque pouvoir que ce soit. Les risques de subversion religieuse sont bien plus réels: les autorités ecclésiales ne pouvaient pas laisser passer l'identification de l'Empereur au Christ. Aujourd'hui, l'Église orthodoxe russe cherche à reprendre sa place dans la société par des méthodes autoritaires et un alignement sans discussion sur le pouvoir politique[28]. L'expression de la pluralité des opinions n'est pas encouragée, ce qui marginalise une partie des fidèles. Par ailleurs, elle n'a aucun intérêt à susciter les conditions d'un schisme, en tolérant une tribune post-joséphite.

L'histoire a donné raison aux zélateurs, quand bien même leur participation dans le combat a été plus que marginale. Mais alors même qu'étaient transférés à la forteresse Saints-Pierre-et-Paul les restes de la famille impériale en juillet 1998, le microcosme de Nikolskoïe subissait un véritable pogrome : saint Ouar a été totalement maculé, les icônes en carton, le pauvre mobilier des caveaux, l'iconostase et autres traces de l'activité du groupe ont été réduits en cendre et la porte de la grande chapelle condamnée. Cette destruction a été à la fois matérielle et symbolique, atteignant parfois la représentation entière, mais souvent aussi la tête seulement ainsi que l'inscription. Un personnage dépourvu de visage et d'identité cesse d'être redoutable, ce n'est donc pas par hasard que les règles de la peinture d'icônes rendent l'inscription nommant le personnage obligatoire. En somme, effacer le nom équivaut à banaliser la représentation, lui faire perdre sa part de sacré. Ce qui donne à penser que les agresseurs sont des gens proches ou appartenant à l'Église. Ils ne font que désacraliser sans brutalité pour les personnes. Certes, cette réaction était prévisible, tant la vénération était anormale. Longtemps persécutés, certains

28. Cela est surtout sensible depuis l'élection du patriarche Kirill (Goundiaiev) élu en 2009.

croyants aspirent à la rigueur des règlements et se transforment à leur tour en persécuteurs : ainsi, les murs du cimetière ont vu fleurir des inscriptions injurieuses, accusant le groupe de sectarisme « judéo-maçonnique », notion abstraite mais diabolique, montrant bien que les « justiciers » sont aussi simples et ignorants que ceux qu'ils dénoncent.

Un dernier combat en post-scriptum

L'assaut a été douloureusement ressenti, mais il a également insufflé des forces nouvelles à nos zélateurs, les confortant dans l'idée que leur foi inébranlable représentait un défi, voire un danger pour quelqu'un. L'ensevelissement chrétien acquis, commençait un autre combat plus important encore ; il s'agissait d'obtenir de l'Église officielle la canonisation des martyrs impériaux. Contrairement à l'Église catholique, extrêmement prudente dans ses béatifications, instruisant chaque dossier à la manière d'une affaire judiciaire, l'Église orthodoxe entérine souvent la vénération populaire : c'est ce qui a eu lieu avec les Romanov.

Nadejda et ses frères d'armes reviennent avec courage. L'iconographie générale se recentre sur l'empereur et sa famille. C'est particulièrement lisible dans le caveau « Dolgoroukov » où les icônes de la Mère de Dieu et des portraits de Nicolas II remplacent saint Séraphin et sainte Xénia. Mais désormais, ils sont surveillés : la moindre incartade iconographique est sanctionnée par une épaisse couche de peinture.

La canonisation du souverain avait été prononcée par l'Église orthodoxe russe hors-frontières en 1981. Cette mesure concerne en réalité la famille impériale parmi les mille martyrs – par mille il faut entendre multitude – innocents emportés par la tourmente révolutionnaire. Pour le patriarcat de Moscou, cette canonisation, dont le poids politique est important, n'a été prononcée que le 20 août 2000 et, semble-t-il, à contre cœur. La famille impériale a été canonisée au titre des souffre-passion *(strastoterpcy)*.

Certes, il n'entre pas dans notre propos de discuter le bien-fondé d'une telle décision, nous pouvons cependant y apporter quelques commentaires de portée générale. L'histoire du monde chrétien est riche en canonisations princières : Louis IX (1214-1270), dit saint Louis de France (1297), Ludmila en Bohème (860-921), et en dernier lieu Jeanne d'Arc (béatifiée en 1909 et canonisée en 1920). La Russie n'est pas en reste avec Boris et Gleb (eux aussi souffre-passion*)*, Vladimir dit « Beau Soleil » et Alexandre Nevski. Historiquement, elles sont intervenues pour fédérer les esprits

autour d'un thème patriotique dans un pays en désarroi, ce qui est le cas dans la Russie actuelle. Le pouvoir politique brandit généralement la menace d'un ennemi extérieur pour cimenter l'opinion – l'islamisme au Caucase, alors que l'Église rassemble son troupeau autour d'un héros national auquel elle décerne le brevet de sainteté. C'est ainsi que nous trouvons, dans la liste des personnages canonisés lors de la célébration du Baptême de la Russie, des religieux, comme Andreï Roublev[29], mais aussi Dmitri Donskoï, qui défit les Mongols sur le champ des Bécasses (Koulikovo Polie) en 1380, au prix de pertes énormes. À l'aune de l'histoire du Salut, la question de la canonisation de Nicolas II pouvait demeurer en suspens pendant quelques décennies, afin que la sérénité puisse peser de son juste poids dans la décision finale, mais on constate que le pays en désarroi avait un besoin urgent de héros.

Justice est donc rendue à la Russie de nos zélateurs. La date de la canonisation, le 20 août 2000, pas plus que le lieu de son déroulement n'ont été choisis au hasard ; en effet, elle sera célébrée au lendemain de la fête de Transfiguration du Christ ; quant au théâtre de l'événement, il s'agit de l'église mémoriale aux victimes des guerres napoléoniennes, dédiée au Christ sauveur et solennellement consacrée la veille. Ce monument avait été dynamité en 1931 et remplacé par une piscine. Ce n'est que ces dernières années qu'il a fait l'objet d'une reconstruction qui se veut à l'identique, opérée dans un grand élan de patriotisme et des torrents d'argent. Elle annule l'acte de destruction, mais le contenu idéologique du bâtiment se perd : en effet, quel intérêt y a-t-il de commémorer les victimes d'un conflit oublié, alors que des guerres récentes et des luttes fratricides, bien plus meurtriers sont présentes dans toutes les mémoires ? Il n'existe pas de coïncidences en politique, aujourd'hui l'église du Christ-Sauveur est une sorte de manifeste de l'Église russe triomphante et violemment nationaliste. Une Russie s'est éveillée.

À l'automne 2000, la restitution à sa fonction première du cimetière Nikolskoïe a pour conséquence une remise en état: les broussailles sont coupées, les sentiers dégagés ; quant aux peintures de nos zélateurs, elles sont irrémédiablement détruites par une couche de peinture bleue ou vert wagon bien opaque, qui ajoute un caractère pathétique aux monuments délabrés.

Centre national de la recherche scientifique (UMR 7041)

29. Première moitié du XVII[e] siècle.